EDITH WHARTON

L'OMBRE D'UN DOUTE

(The Shadow of a Doubt)

Adaptation française de
Catherine Romensky et Jean-Joël Huber

Répertoire Américain

EDITIONS DU BRIGADIER

Kate, une ancienne infirmière, a épousé John Derwent, un jeune veuf appartenant à un milieu social bien supérieur au sien. Ils sont heureux ensemble malgré les réserves de la famille de John, jusqu'à ce que surgisse « l'ombre d'un doute » sur le passé de Kate. La question de la confiance entre les époux devient alors cruciale. Edith Wharton brosse ici un magnifique portrait de femme qui se bat pour conserver ce qui lui importe le plus, son estime de soi. Les personnages secondaires sont tout aussi convaincants, chacun défendant avec énergie et parfois avec humour son point de vue et ses valeurs. Une pièce dans la lignée de *Maison de Poupée* d'Ibsen ou d'*Une Femme sans Importance* d'Oscar Wilde, mais écrite par une femme.

Edith Wharton (1862-1937) est une romancière américaine célèbre pour ses grandes fresques comme Chez les Heureux du Monde *(1905) ou* Le Temps de l'Innocence *(1920) ou ses courts romans comme* Ethan Frome *(1911). Mais avant de trouver le succès dans la forme romanesque, Edith Wharton avait envisagé une carrière de dramaturge en écrivant vers 1901* L'Ombre d'un Doute. *Cette pièce en trois actes, la seule pièce de théâtre originale et complète encore existante de la romancière, n'a jamais été jouée et a longtemps été oubliée. Elle a été retrouvée récemment par hasard par les chercheuses universitaires Laura Rattray et Mary Chinery et publiée pour la première fois en 2017 dans la* Edith Wharton Review. *Elle n'avait jamais été publiée en volume séparé auparavant, ni en anglais, ni en français.*

Prix : 13,50 €
ISBN : 978-2-494702-19-6

9 782494 702196

EDITIONS DU BRIGADIER

Personnages

John Derwent

Lord Osterleigh

L'honorable Robert Mazaret

Docteur Carruthers

Lord Uske

Capitaine Dullaston

Un valet de pied

Kate Derwent

Clodagh Nevil

Lady Uske

Sylvia

Mme Lingard

Gwendoline Jane

ACTE 1

Le salon de la maison de Lord Osterleigh à Park Lane.

Au lever du rideau, on aperçoit Sylvia Derwent, une adolescente de treize ans, en train de regarder par la fenêtre. Lord Osterleigh, un grand et bel homme d'environ soixante ans, avec une pointe d'autoritarisme derrière une attitude légère, entre dans la pièce en boitant légèrement et en s'appuyant sur une canne.

LORD OSTERLEIGH, *s'approchant de Sylvia et posant ses mains caressantes sur ses épaules.* — Je crains que ce ne soit là une vue bien ennuyeuse pour une voyageuse si récemment revenue de l'étranger.

SYLVIA, *se retournant au contact de ses mains.* — Grand-père ! Je guettais la voiture, vous savez. Elle vient chercher maman, n'est-ce pas ?

LORD OSTERLEIGH, *en grimaçant légèrement.* — Je — euh — oui. J'ai dit à Mme Derwent que la voiture était à sa disposition pendant son séjour ici.

SYLVIA, *lui caressant la main.* — Comme c'est gentil de votre part ! Vous savez, maman n'a jamais eu de voiture auparavant. Elle m'a dit de regarder attentivement et de la prévenir si je la voyais arriver. Elle est tout excitée. Elle se moque toujours d'elle-même quand elle est comme ça, vous savez. Elle m'a dit une fois qu'elle enviait les filles qui pouvaient se permettre de prendre le bus chaque jour. C'était quand elle travaillait à l'hôpital. Elle devait toujours marcher à pied à cette époque.

LORD OSTERLEIGH, *gêné.* — Ah bon ?

SYLVIA. — Voilà la voiture ! Mais c'en est une nouvelle, n'est-ce pas, grand-père ?

LORD OSTERLEIGH. — Eh oui, c'en est une nouvelle, tu es très observatrice !

SYLVIA. — Vous faites des folies ! La dernière fois que nous sommes venus ici — c'était il y a deux ans, quand pauvre mère était encore — je veux dire — je me souviens que vous veniez juste d'acheter une nouvelle voiture, qui a servi pour la première fois pour venir nous chercher de la gare. Je me demande ce qu'elle est devenue.

LORD OSTERLEIGH, *gravement.* — Ne peux-tu pas comprendre, Sylvia, que je ne veux pas que la voiture qui a accompagné ta mère pour son dernier voyage soit utilisée par — par quelqu'un d'autre ?

SYLVIA, *surprise.* — Mais, grand-père ! — Pas même — pas même par maman ?

LORD OSTERLEIGH, *à part.* — Surtout pas ! *(À haute voix, en passant son bras autour de Sylvia et en l'éloignant de la fenêtre.)* Sylvia, ma chère, est-il vraiment indispensable que tu appelles Mme Derwent maman ?

SYLVIA, *troublée.* — Je ne sais pas — je suppose que non. Elle m'a dit de l'appeler Kate. Mais mon père aime bien que je l'appelle maman.

LORD OSTERLEIGH, *avec amertume.* — Le même nom que celui que tu donnais à ta propre mère ! *(Avec un effort.)* Eh bien, tu dois faire comme ton père le désire. — Tu penses encore parfois à ta mère, Sylvia ?

SYLVIA. — Oh, grand-père — bien sûr que oui !

LORD OSTERLEIGH. — Tu ne l'oublieras jamais, n'est-ce pas ?

SYLVIA. — L'oublier ? Mais comment pourrais-je ? J'étais déjà une grande fille de onze ans quand elle est morte.

LORD OSTERLEIGH, *soupirant.* — Onze ans — oui, tu avais onze ans. Il n'y a que deux ans.

SYLVIA. — Et en plus, Kate me parle d'elle tous les jours.

LORD OSTERLEIGH. — Hum — en effet ! Et que dit-elle ?

SYLVIA. — Exactement comme vous, grand-père ; elle me parle de sa bonté et de sa gentillesse, et me dit que je ne dois jamais, jamais, jamais l'oublier.

LORD OSTERLEIGH. — Hum !

SYLVIA, *tend l'oreille.* — Mais voici maman qui arrive — je veux dire Kate. Je me demande si elle sait que la voiture est arrivée ? *(Courant vers la porte.)* Maman ! Maman chérie !

Mme Derwent entre. Elle a environ 28 ans, elle est grande, mince, très bien habillée, avec des manières un peu trop chaleureuses et empressées.

KATE, *à voix basse, à Sylvia, en lui rendant son baiser.* — Kate, ma chérie. *(S'avançant vers Lord Osterleigh.)* Je vais sortir et faire quelques visites avant que John ne revienne. Il m'a dit qu'il devait quitter le Foreign Office plus tôt que d'habitude cet après-midi, je ne serai donc pas absente longtemps.

Un valet de pied entre.

LE VALET DE PIED, *à Kate.* — La voiture est prête, madame.

KATE. — Merci.

LE VALET DE PIED. — Un monsieur a demandé à vous voir il y a quelques minutes, madame, mais j'ai dit que vous alliez sortir.

KATE, *visiblement surprise.* — Un monsieur — pour me voir ? Oh, ce doit être une erreur !

LE VALET DE PIED. — Je ne crois pas, madame. C'était M. Mazaret. Il a dit qu'il repasserait plus tard, et qu'il souhaitait tout particulièrement vous voir, vous et M. Derwent, madame.

Le valet de pied sort.

LORD OSTERLEIGH. — Mazaret ? Je pensais qu'il était toujours en Afrique du Sud.

SYLVIA, *avec l'air de celle qui sait.* — Je savais qu'il n'y était plus. Je l'ai vu hier se promener dans le parc avec la cousine Clodagh.

LORD OSTERLEIGH, *intéressé — puis soupirant.* — Ah ? Vraiment ?

KATE, *se reprenant.* — M. Mazaret — bien sûr ! Suis-je bête. *(À Lord Osterleigh, avec un sourire.)* Vous voyez que je ne suis pas habituée aux visiteurs ; mais je dois apprendre à cacher ma surprise. *(À Sylvia)* Où est mon autre gant, ma chérie ? Je te remercie.

SYLVIA. — Laissez-moi le boutonner pour vous, maman.

KATE, *à voix basse, en lui cédant sa main.* — Il faut dire Kate, ma chérie — souviens-toi !

SYLVIA, *sur le même ton.* — Oui, maman —, mais est-ce que je ne peux pas dire maman si je le chuchote ? *(À haute voix.)* Voilà, c'est bien boutonné. Comme tu es belle, n'est-ce pas, grand-père ?

KATE, *souriante.* — Tout est dans les vêtements. Mais je dois partir maintenant. Puis-je faire quelque chose pour vous, Lord Osterleigh ?

LORD OSTERLEIGH, *avec une politesse étudiée.* — Merci, non. Je vais rester à la maison et soigner ma goutte, et cette grande fille me divertira avec le récit de ses voyages.

KATE, *souriante.* — Sylvia est une grande voyageuse, je peux vous l'assurer. Nous n'avons pas eu le droit de rater un seul musée et John a dû changer les dates de toutes ses réunions. *(À Sylvia.)* As-tu montré tes photos à Lord Osterleigh ?

SYLVIA. — Non. Je vais aller les chercher.

Sylvia sort en courant.

KATE, *la suivant du regard avec affection.* — Elle était tellement intéressée par tout ce que nous avons vu à l'étranger. Je suis si heureuse d'avoir convaincu John de l'emmener avec nous. Ne trouvez-vous pas qu'elle a progressé depuis l'année dernière, Lord Osterleigh ? N'est-elle pas en train de bien grandir ?

LORD OSTERLEIGH, *s'adoucissant.* — Il me semble en effet.

KATE. — Elle — elle ressemble tellement à sa mère. — Ne trouvez-vous pas ?